Document generated on 07/15/2025 8:08 a.m.

Philosophiques

Kim Sang Ong-Van-Cung, *Descartes et l'ambivalence de la création*, Paris, Vrin, Coll. « Philologie et Mercure », 2000, 301 p.

Syliane Charles

Volume 29, Number 2, Fall 2002

La démocratie délibérative

URI: https://id.erudit.org/iderudit/006298ar
DOI: https://doi.org/10.7202/006298ar

See table of contents

Publisher(s)

Société de philosophie du Québec

ISSN

0316-2923 (print)
1492-1391 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Charles, S. (2002). Review of [Kim Sang Ong-Van-Cung, *Descartes et l'ambivalence de la création*, Paris, Vrin, Coll. « Philologie et Mercure », 2000, 301 p.] *Philosophiques*, *29*(2), 400–402. https://doi.org/10.7202/006298ar

Tous droits réservés © Société de philosophie du Québec, 2002

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

germinales qui consistent à améliorer le bagage génétique en vertu de critères sélectifs arbitraires. De sorte qu'il ne suffit pas de diaboliser le génie génétique mais bien de rendre compte à la fois des bienfaits possibles de la science (au nom même du principe d'humanité) et de son usage abusif.

La thèse finale de l'auteur, distillée tout au long de l'argumentation mais présentée assez sommairement à la conclusion du livre, a de quoi surprendre. L'éloge du monothéisme passe sous silence l'alternative de la réflexion philosophique. Il appert, par ailleurs, que Guillebaud méconnaît les contributions substantielles des philosophes dans le domaine de l'éthique, s'attardant à celles de Peter Singer (qu'il écorche étourdiment, peu importe ce que l'on peut penser de ce philosophe controversé), de Gilbert Hottois et de Engelhardt (qui ne représentent pas, à eux seuls, le vaste domaine de la bioéthique). À cet égard, la velléité louable de décloisonner les savoirs et d'entamer un débat plus démocratique doit passer par un véritable dialogue pluridisciplinaire au lieu de poser la science et la religion comme les deux seuls pôles de réflexion. Il semble pourtant que, dans le contexte d'un monde désenchanté et pluraliste qu'il faut bien reconnaître comme tel, la démarche philosophique permet de rendre compte à la fois des aspirations de la science et des diverses croyances religieuses au sein d'une réflexion qui ne se veut pas nécessairement athée (si cela doit être dit pour rassurer l'auteur) mais bien plutôt agnostique. Comment est-ce possible que cela ait pu lui échapper ? Est-ce en raison d'une culture philosophique approximative, d'un mépris plus ou moins conscient de la part de l'auteur ou ne serait-ce pas plutôt en raison de l'engagement somme toute timide des philosophes sur la place publique au sujet de ces débats sociaux d'une importance capitale mais que l'on néglige parfois par dédain de ces questions d'éthique appliquée jugées vulgaires, trop à la mode et bassement concrètes ? Il est probable que tous ces facteurs expliquent les lacunes de cet essai qui, en dépit de son à-propos indéniable en cette époque, nous laisse tout autant dérouté face aux grands défis moraux qui nous guettent.

RYOA CHUNG
Université de Montréal

Kim Sang Ong-Van-Cung, *Descartes et l'ambivalence de la création*, Paris, Vrin, Coll. « Philologie et Mercure », 2000, 301 p.

Voilà un bien étrange ouvrage. Même parvenu à son terme, on ne saurait dire si on en a réellement compris la thèse, et s'il est excellent ou très mauvais. Car après tout, on peut bien se remettre soi-même en cause comme lecteur ou lectrice : a-t-on toujours été attentif au détail de l'argumentation ? Si oui, c'est franchement qu'elle aura été fort peu claire. Si non, il faut convenir au moins du fait qu'elle n'aura pas toujours su susciter l'intérêt. Car les analyses, souvent intéressantes prises séparément, se succèdent sans lien logique apparent, ou sans lien assez explicite ; et si les introductions et fins de chapitres expliquent à quoi le chapitre a servi, elles laissent aussi avec la désagréable impression que l'on a manqué la démonstration qu'on était censé y trouver.

L'objet principal de ce livre, qui constitue également la thèse de doctorat de l'auteure, est le rapport entre la création opérée par Dieu chez Descartes et la naissance de l'individualité moderne. K. S. Ong-Van-Cung prend pour hypothèse de travail l'idée que c'est la nouvelle ontologie impliquée dans la réunion de la *causa sui* divine

et d'une création *ex nihilo* qui permet non seulement l'autonomisation de la création, mais aussi celle de la pensée chez l'homme, ce dernier devenant à son tour créateur au sens fort. Son propos s'attache par conséquent aux notions de liberté individuelle ou divine, puissance, création, causalité, pensée, nécessité, temps. Ce que l'auteure appelle l'« ambivalence de la création » correspond à cette conciliation paradoxale mais puissante réalisée par Descartes entre la création *ex nihilo*, donc l'invention pure et la rupture, et la nouvelle forme de causalité divine (la *causa sui*), qui réunit la cause formelle et la cause efficiente, et implique à l'inverse une « dimension de continuité et d'immanence » (p. 158). L'un des problèmes est que cette hypothèse de travail est aussi la thèse même, et par conséquent que l'argumentation est circulaire, que les chapitres semblent ne tirer comme conclusion à chaque fois que celle qu'on veut leur faire tirer : l'auteure répète à de nombreuses reprises sa thèse, mais celle-ci semble toujours superposée aux analyses, plutôt qu'en découler.

Et il est précisément difficile de suivre les analyses proposées, du fait de l'étendue qu'elles couvrent. On peut légitimement, en l'occurrence, admirer l'érudition de l'auteure, qui pour autant que j'aie pu en juger — n'étant pas experte en tout cependant — ne dit jamais de choses fausses sur les auteurs très nombreux qu'elle fait intervenir, et a même à plusieurs reprises des interprétations pénétrantes à proposer. Et ces auteurs, ils sont certes très divers : les Anciens (Platon, Aristote, Porphyre, Boèce, Plotin, Proclus...), les médiévaux de toute tradition (Averroès et Avicenne, Okham, Duns Scot, Thomas d'Aquin, Augustin, Suarez, Pierre D'Auriole, Anselme, Gibieuf, Lombard, Maïmonide...), les modernes (Descartes évidemment, mais aussi et surtout Spinoza et Leibniz, ainsi que, dans une moindre mesure, Mersenne, Arnauld, Malebranche), les « contemporains » (Husserl et Heidegger principalement). Mais à qui, précisément, ce livre s'adresse-t-il ? Je dirais : essentiellement aux médiévistes, à cause de la comparaison permanente qui est effectuée entre Descartes et ses plus proches prédécesseurs ; et un peu aussi aux spécialistes de la modernité. Par de nombreux aspects, ce livre fait penser au célèbre ouvrage de Gilson, *Études sur le rôle de la pensée médiévale dans la formation du système cartésien*, et il convient de préciser que l'auteure maîtrise de toute évidence parfaitement ses sources médiévales, elle qui a par ailleurs fait une traduction du *De mente* de Thomas d'Aquin. Mais précisément, le titre et le quart de couverture n'annoncent pas un ouvrage aussi pointu, font croire à un livre dont le public serait « moderniste ». Le problème essentiel réside dans le fait que l'auteure ne cible pas son public et utilise par conséquent ses références ou citations plus à titre d'illustration que d'explication de ce qu'elle veut dire, présupposant comme connus et partagés les concepts et la chronologie dans laquelle elle inscrit d'emblée son propos. C'est peut-être pour cela que le lecteur non médiéviste par exemple, n'ayant qu'une connaissance réglementaire des débats médiévaux, ne se sent pas convaincu, n'arrive pas à « voir » la démonstration au travers de l'épais brouillard sémantique que contribue à créer la forme même de l'écrit, qui suit une méthode « dialogique » selon l'auteure elle-même, et qui, de fait, introduit sans cesse des auteurs différents sans prendre le temps minimal de les resituer chronologiquement ou théoriquement les uns par rapport aux autres. Mais la même chose peut se dire pour le médiéviste non-moderniste, ou le phénoménologue, qui pourrait être intéressé par le chapitre sur l'intentionnalité et la liberté de la conscience chez Descartes par comparaison avec Husserl et Heidegger, mais qui ne pourrait aucunement suivre les autres parties ni, a fortiori, la visée d'ensemble. Cet ouvrage a toutes les caractéristiques d'une thèse de doctorat qui n'a pas été remaniée pour être adaptée à un public plus

large et moins académique (ou inversement, moins large, plus académique, mais précisément mieux ciblé). Et le fait que mon intérêt ait grandi au fil des chapitres, jusqu'à ce que les deux derniers me paraissent vraiment très bons, ne s'explique peut-être par rien d'autre que par le fait que certes je commençais enfin, au bout de deux cent pages, à discerner où l'auteure voulait en arriver, mais aussi par le fait que ces chapitres offrent plus de références aux auteurs modernes, mieux connus de moi. Je suppose donc que chacun, selon son bagage, peut y trouver des analyses qui l'intéresseront, quoiqu'un problème de fond reste quant à l'ensemble en tant que tout, en tant que « livre ».

Il faut également préciser qu'un problème majeur de style et des coquilles innombrables (masculin/féminin, singulier/pluriel surtout, ou mots manquants) ajoutent au caractère parfois bien peu compréhensible du propos. Un exemple éloquent du manque de révision du style suffira pour donner une idée de la difficulté de lecture, heureusement pas toujours si frappante (certaines analyses, je le répète, sont isolément très intéressantes et bien menées) : « Le pensée n'est pas d'abord le spectacle de la présence de l'idée, ou de la chose, que celui de l'invisibilité manifeste de l'idée qui est mise en œuvre dans cette forme, ou dans cette figure. Quelle est donc l'idée qui travaille secrètement toute œuvre de création et dont l'*effet* d'opacité est l'envers de la présence, et l'*effet* de clarté, sa vacance auprès d'elle-même — comme simple reflet de l'*ex nihilo* de la création — effets de signification qui permettent à l'idée de travailler au sein de l'œuvre ? Ce qui se fait vraiment n'est jamais si clair. Le bougé de la représentation est la marque de l'invention dans l'ouvrage et de la production de l'objet, ainsi que de la présence d'une idée. Ce bougé de la représentation, on le nommera aussi ambivalence de la création » (p. 100).

Ainsi, cet ouvrage en fait à la fois trop et pas assez, il est trop pointu et trop large, tout en étant trop laconique et peu clair. Autant dire que l'auteure semble avoir fait elle-même l'expérience de « l'ambivalence de la création » — philosophique en l'occurrence —, abandonnant son lecteur entre la *continuité* d'une intuition principale répétée à longueur de chapitres (quoique toujours non « prouvée ») et *rupture* du passage d'un auteur à l'autre, d'une idée à l'autre. La très grande érudition de l'auteure aurait mérité de se communiquer de manière plus efficace étant donné l'intérêt et la nouveauté de la perspective théoriquement visée : celle d'une réflexion d'ensemble sur la modernité, à savoir ses conditions d'émergence, et son avenir pour la philosophie ou même l'art aujourd'hui.

SYLIANE CHARLES
Université de Montréal

Michel Haar, *La philosophie française entre phénoménologie et métaphysique*, Paris, Presses Universitaires de France, « Perspectives Critiques », 1999, 143 pages.

Ce qui frappe à prime abord à la lecture du livre de Haar, c'est l'absence d'introduction ou de présentation et ... de conclusion ! Il y a bien une préface en début de volume mais qui prend les allures d'un chapitre au même titre qu'un autre ; le livre, ainsi divisé en cinq parties, ressemble plus à une collection d'articles divers rassemblés en un seul volume, sans unité apparente (à noter que deux des articles ont déjà parus antérieurement : il